

NB: Le concours X42 est un concours pour la France entière= zone occupée avec centre d'oral à Paris & zone libre (dont Afrique du Nord) avec centre d'oral à Lyon. Le concours X43 est double: concours métropolitain pour l'essentiel & concours africain pour un très petit nombre de places. Les concours suivants traiteront aussi nombre de cas spéciaux.
Le suivi des cours entrainera de multiples fractionnements des diverses promotions.

L'entrée en guerre

Escorté par de petites amies affectueuses, je prends le train pour ce service national le 5 novembre 1942. A Camp Boulhaut, nos prédécesseurs ont érigé des baraques de pisé dans une forêt de chênes-lièges, mis sur un sol brut des lits superposés (grossièrement construits), créé des installations sanitaires sommaires et des feuillées comme l'exige le règlement militaire ... Les cadres étoilés, mais sans connaissance militaire, nous équipent d'une tenue d'apparat verte, d'un bleu de travail et d'une tenue de sport et des grolles convenables, puis commencent notre instruction.

Le dimanche suivant (9-11-42) nous marchons vers le groupement central pour la messe, lorsqu'un collègue nous court après, "Les américains ont débarqué, il faut rentrer" Demi-tour, le canon entendu ce matin n'est pas d'exercice. Au camp, confusion et, vers la fin de journée, un ordre "Nous partons faire de la résistance dans les montagnes, nous ne reviendrons sans doute pas, emportez toutes vos affaires, liquidez le poulailler, en route dans une heure". Chargés comme des baudets par des sacs nouveaux, dans nos souliers neufs et sans entraînement, nous partons vers cinq heures: les jambes se font lourdes assez vite et après une quinzaine de kilomètres nous descendons dans le lit d'un oued et, incapables de poursuivre, nous campons là. Durant la nuit, nous voyons passer des goums qui nous envoient des quolibets.

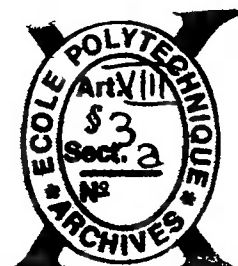
Nouvelle confusion du commandement et finalement une décision de retour au camp, les sacs étant transportés par des chariots. Départ à l'aurore et montée jusqu'au plateau, là: "Pour vous protéger des avions US, prenez une formation de tirailleurs de part et d'autre de la route", facile à dire, mais le labourage et une pluie font qu'au bout de quelques pas chacun sent un kilo de terre à chaque pied, que les tirailleurs amateurs convergent vers la route, que beaucoup se laissent ramasser par les chariots et que les obstinés avancent les yeux fixés sur les pieds du précédent. On s'affale à l'arrivée et un ravitaillement et une heure de repos remettent en état. "Vous n'êtes plus ni français, ni américains, vous allez être brancardiers sur le champ de bataille" Après réclamation, on entreprend une formation: heureusement pour les éventuels blessés, l'armistice franco-américain est signé à cinq heures. Ces exploits figurent dans mon livret de sous-officier " De la France en guerre contre les Etats Unis, trois jours".

Plus tard mon partenaire de bridge m'a donné son histoire de ces événements: son régiment, le premier RICM, part en exercice dans la campagne le matin, puis en fin de journée se rapproche de Rabat et, à la nuit tombée, encercle la Résidence Générale (siège du pouvoir); au lever du jour, il s'aperçoit de son encerclement par le premier régiment de spahis et ses blindés (une ligne téléphonique n'a pas été coupée par oubli), voilà le régiment désarmé et ses membres en danger d'exécution (mais sauvés par l'armistice); les spahis (où mon frère François s'engagera) acquièrent la dénomination de "premier royal nazi".

La confusion existait à bien d'autres niveaux: le chef désigné pour l'Afrique du Nord est le général Noguès (résident général au Maroc), mais l'amiral Darlan (N°2 du régime Pétain) se trouve à Alger pour des raisons familiales (grave maladie d'un fils) et prend le pouvoir, le général Giraud (évadé de France et candidat de Roosevelt) vient d'arriver en AEN et bien sûr le général De Gaulle, candidat de Churchill, désire ce pouvoir en AEN devenue France libre. L'assassinat de Darlan par Bonnier de la Chapelle (à qui on semble avoir monté la tête et qu'on exécute assez rapidement) apporte une simplification renforcée par l'éviction du général Noguès (parti pour le Portugal) et de nombreux dirigeants nommés par Vichy. La conférence d'Anfa entre Roosevelt et Churchill met en selle les généraux de Gaulle, chef politique et Giraud chef militaire. Comme on sait le général Giraud n'a pas fait le poids devant de Gaulle qui constitue un gouvernement provisoire avec une sorte de représentation parlementaire, qui avait peu à voir avec le système local.]

En conséquence locale du débarquement américain, le chantier de jeunesse se transforme en centre de formation militaire sous le commandement de chefs qui ignorent tout de l'armée. Le style chantier se conserve avec ses incessants changements de tenue (tenue de sport pour le dégrassement matinal, tenue d'apparat pour les couleures, tenue libre pour le petit déjeuner, tenue bleue pour le travail, tenue de sport pour l'hébertisme, tenue libre pour le déjeuner, ...) et la stupidité des travaux prescrits (balayage de la forêt puis, à la diminution des chutes de feuilles, création de massifs autour de chaque arbre, confection d'une route qu'on déplace en fonction du jugement esthétique du chef, ..).

Une aventure: l'expédition montée dans l'espoir de récupérer du sucre sur des cargos qui s'étaient échoués sur la côte en refus de l'ultimatum américain. Mon camarade Le Masne me fait un devoir d'y aller comme nageur émérite; l'équipe, arrivée sur la côte, découvre la présence des équipages des bateaux et leur hostilité chaque fois qu'elle se rapproche de la mer; la retraite est sonnée au bout de deux jours d'inaction; voyage dans la camionnette, arrivée dans la nuit, saut à terre: personne pour décharger les sacs; je remonte et décharge pour constater, une fois revenu à terre, la disparition de mon sac; dès lors, me voici canard dans un groupe de cygnes lors de tout changement de tenue! Au bout de deux mois, entrée dans la véritable armée au camp de Médiouna près de Casablanca.



1939-45

119853



* Participation à la guerre

Formation

Les chantiers de jeunesse ont essayé d'assurer une formation militaire à l'aide de cadres sans expérience militaire, d'où de nombreuses fantaisies comme le chef qui trouvait trop lent le pas des chasseurs alpins ou les exercices de progression sous le feu de l'artillerie où la moitié de l'effectif représentait les fantassins en progression et l'autre les obus qui arrivaient sur l'ordre du chef!

Cette perte de temps cesse au début de l'année nouvelle et le commandement envoie la majorité de l'effectif en formation EOR (élève-officier de réserve) à Médiouna, près de Casablanca.

Le transfert se ressent comme une entrée dans le sérieux. Ce camp se situe sur une série de collines (toutes semblables) dominant la plaine au sud de Casa, le sol est un ancien fond de mer, constitué de cuvettes d'érosion, plus ou moins remplies de terre: les marches en général et les marches de nuit, en particulier, ne se font pas sans encombre (accrocs & chutes). Un château d'eau domine tout le camp et même toute la région: toute marche, même de 50 km, le laisse à portée de vue. Médiouna est à la fois centre d'entraînement pour les Français et centre d'internement pour les Italiens résidant au Maroc.

La formation concerne: la culture physique, le maniement des armes, les mouvements en armes, la marche et l'étude des règlements techniques militaires.

Quelques images de notre premier sous-officier (de la Coloniale): premier jour = prise en main, cross de 5km, retour et hurlement "sacré nom de Dieu, vive la Coloniale!"; deuxième jour, sous/off absent, quelques braves vont courir, les autres restent couchés, mais tous se réunissent pour hurler la gloire de la Coloniale, grande satisfaction du sous/off à son apparition. Autoportrait par ses citations: "Quand j'étais gosse, j'ai toujours descendu les escaliers sur la rampe, le nombre d'écharpes que je me suis fait entrer dans les fesses! Cet après-midi vous avez examen de télécom, il faudra ça butine "motus cum libro". Le s/off suivant, adjudant d'artillerie, est plus normal et régulier dans ses exigences.

Nous avons fait notre part de maniement d'arme; pour la marche, comme futurs artilleurs, nous n'avons pas dépassé cinquante kilomètres (les fantassins ont atteint quatre vingt); les raids se terminaient par une côte vers le camp et là, par une course due à l'esprit de compétition entre sections, quitte à aller ensuite s'affaler épuisé sur son lit.

Par ma taille, je me trouvais au deuxième rang de la section, le rang qui porte le fusil-mitrailleur **fm** sensiblement plus lourd que le fusil dont je restais doté: ce **fm** m'a valu quinze jours de prison (et une mauvaise cote d'amour) pour mauvais entretien de matériel alors que les autres en étaient tout aussi responsables que moi!

Autres enseignements militaires: le lit au carré, la conduite auto, la conduite moto; j'obtiens les deux permis, le second sans avoir conduit auparavant et, m'apercevant à la grimace de l'examineur qu'il restait encore une vitesse à passer, je la passe, d'où diplôme! Un jeune cyrard, traité comme officier élève, se présente au test de moto, on le prévient avec amabilité: "surtout éviter de caler au départ, donc mettre assez de gaz"; évidemment, il en met trop, la moto fait un bond, lui se retrouve sur les fesses et son beau képi reste sur place!... Enseignement très moderne des télécoms: les pigeons voyageurs (sans doute prévoit-on de nouveaux forts de Vaux)!

La deuxième partie de ce stage de six mois concerne l'artillerie: étude théorique du canon et du tir, maniement du canon et conduite de tir. Médiouna ressemblait sans doute à tous les champs de tir par des vallonnements successifs, peu distinguables, rendant difficile l'observation des éclatements d'obus.

Quelques souvenirs pittoresques:

d'abord, à la tombée du jour, on roule avec un canon de 75mm en remorque - comme l'équipe de pièce se partage dos à dos une banquette face aux deux côtés de la route, j'observe l'ombre du camion et du canon et tout à coup elles se séparent! On tambourine pour prévenir dans la cabine chauffeur et chef: arrêt, pas de dégâts, le canon est récupéré dans le décor, mais une voiture qui nous croisait a eu chaud à la vue de ce canon traversant la route, la crosse dirigée vers elle!

ensuite, sur le toit d'un petit minaret, conduite de tir, mon camarade Vigier dirige le tir, passe ses éléments et pan au milieu d'un troupeau de vaches étiées, "Alberge, à vous", je prends mon temps, "Trop tard, le char est passé!" (mais les vaches restent intactes!).

enfin, tout le camp participe à un exercice de progression sous la protection d'un barrage ami de coups fusants, tout à coup un coup court qui ricoche à quelques mètres derrière moi, deux camarades sont tués devant, nous ne réalisons pas, mais les sous-officiers, plus expérimentés, sont blancs; on décale l'axe de progression vers la gauche (hors de la zone battue par les tirs) pour reprendre l'exercice à moindre danger: peu après, nouveau coup court et tout est arrêté; les obus ont été stockés dans des fermes à l'insu des Allemands, mais sans doute sans assez de précautions.

La veille de l'examen final, on espionne le PC et je vois ma très mauvaise cote d'amour, me voilà destiné à être maréchal des logis (s/off)! La suite des événements le confirme à mon copain Vigier et à moi: on nous donne le brevet de chef de section sans les galons de sous-lieutenant.

Entraînements

Je suis désigné pour le 2° groupe (5° batterie) du 63° Régiment d'artillerie d'Afrique que je rejoins à Taza: le régiment est équipé de matériels US, ses effectifs sont à poste, on me donne une équipe de pièce, un camion et un canon et en route pour les parages de Meknès; nous suivons une route de montagne pendant presque tout le trajet, avec beaucoup de tournants et de changements de pente: pour rétrograder, mon chauffeur Rodriguez (graisseur de son métier) lâche son volant, se crache dans les mains, donne un grand coup sur le levier de vitesse et le canon nous entraîne par sa masse dans les virages, mais la chance sourit aux innocents et, malgré cette conduite inconséquente, nous arrivons à destination sans accident.

Là prise de connaissance de tous les membres de notre V° batterie: le capitaine Vivier calme et sérieux, le lieutenant de tir Lardenois (sans les mêmes qualités) ex-ingénieur chimiste (promu parce que son prédécesseur a mouliné une peinture qui de rose est devenue noire au soleil et a rendu spectaculaire une chambre de bébé), l'aspirant Delsuc (officier d'observation), l'adjudant Sorba, majestueux saint père des s/off, le "chef" très sympathique & expert en champignons, les chefs de section dont un a disparu de ma mémoire, les copains maréchaux des logis (dont deux métropolitains, Peyré de Pau et Xal de Castres) et tous les hommes français (dont un canonnier de 1° classe!) ou marocains, en particulier l'équipe que j'ai à commander, avec une certaine appréhension réciproque: tout se passera bien; entraînement à la vie pratique d'unité constituée; formation sur le matériel, son service, ses déplacements, ...; le matériel est un obusier de 105mm (individualisé par son nom de Volcan), à double flèche (pouvant s'orienter sans déplacement et tirer à grand site, de l'ordre de 60 degrés), donc très commode par rapport au 75mm français (utilisé à Mediouna); un inconvénient se perçoit assez tôt: pour décharger un obus chargé, il faut le repousser à l'aide d'un long manche, normalement doté d'un cône de saisie de la tête d'obus, ce cône manque et il faut taper directement sur la tête de fusée avec une inquiétude certaine.

Enfin premières écoles à feu (sur un haut plateau près d'El Hageb) avec quelques surprises comme de vivre au milieu de scorpions et de retrouver par hasard un repoussoir (bâton court pour tasser l'obus, si besoin, dans l'âme du canon) oublié lors d'un déchargement et parti avec l'obus suivant!

Cette vie commune finira par permettre des dialogues avec les hommes, à les mieux connaître et à récupérer des récits sur leurs aventures militaires antérieures: frites cuites à la graisse de canon, opération de l'appendicite faite par un canonnier à l'aide d'un éclat de verre, ...

Je suis convoqué par le commandant de groupe, sans doute, désireux de connaître ce polytechnicien failli et de l'avertir qu'il lui tombera sur le poil à la moindre faute: bon début! [Il me reconvoquera plus tard pour me dire qu'il ne m'avait pas trouvé de défauts majeurs et, en Italie me fera offrir l'occasion de refaire le stage d'EOR: mais quitte-t'on son unité en opération pour une répétition inutile? Enfin à l'X, il me rendra visite pour m'indiquer que, très satisfait de moi, il m'a proposé pour le grade de sous-lieutenant: en effet je suis nommé peu de temps après: polytechnicien et officier sorti du rang!]

Avant un premier mouvement vers l'est, on accorde des permissions aux pères de famille comme le chibani (le vieux canonnier employé à la cuisine, sans doute soldat par défaveur d'un caïd) qui passe sa belle tenue made USA, complétée par un chèche: hélas! à l'arrivée dans son douar, sa famille prend peur & ses enfants s'enfuient vers la campagne: il lui faudra s'employer pour les rassembler!

Puis, retour vers Taza et la frontière algérienne, à Lalla Marnia où seuls les fils de fer barbelés procurent de l'ombre; le groupe y fera des exercices de déplacement nocturne en direction du port de Nemours et avec le seul éclairage des yeux de chats (cad pratiquement dans la nuit) et presque sans casse: un collègue s/off va faire du marché noir dans une petite ville voisine (pour agrémenter l'ordinaire, notamment en cigarettes) et, ramassé sur la route de retour, il revient dans la voiture d'un général qui ne lui en tient pas rigueur; on atteint sans doute septembre, avec comme autre distraction des mises en batterie dans la nature.

[Mes souvenirs sont vagues, mais il me semble que le général de Gaulle, étant alors devenu le chef politique, la division a eu à défiler devant lui dans une zone très plate, toutes les unités en position de route, les chefs de voiture (comme moi) sur le marchepied du camion, à assez grande vitesse et sur un terrain à moitié labouré et cet exercice ne m'a pas paru agréable.]

Un nouveau déplacement nous amène sur une hauteur boisée qui domine vers le sud le lac salé d'Oran (Sebkha) et vers le nord la rade de Mers El Kébir; exercice d'embarquement en grim pant sur un filet tendu sur les flancs d'un navire; plusieurs écoles à feu de nuit pour un beau spectacle d'explosions; vie agréable et fraîche dans les bois; le "chef" sait y découvrir des mousserons, champignons délicieux; on tue le cochon engrais sé par les eaux grasses de la batterie et tous les non musulmans se régalaient des divers morceaux; la vie est belle et pourrait se prolonger ainsi sans inconvénient.

Mais le 11 novembre, ordre de départ pour l'Italie (le Sicile est conquise et les Alliés sur la terre ferme): beau voyage en perspective, mais beaucoup plus rapide que prévu; le premier jour aboutit dans la banlieue d'Alger, le deuxième dans la nuit glaciale de Bordj Bouarreridj sur les hauteurs de Kabylie, après un spectacle de terre nue, mais de multiples couleurs du jaune au rouge! le troisième dans une plaine de Tunisie: on y voit à plat ventre à plusieurs kilomètres; le quatrième arrivée à Bizerte, vue de masses de matériel de guerre (jeeps empilées comme des paquets de cigarettes!) et embarquement sur un LST (navire à portes à l'avant); le lendemain matin départ.





Transfert en Italie

Départ (en convoi, je crois) vers Naples avec un peu d'appréhension de notre part: un bateau constitue une si belle cible sur la mer nue. Les ennuis commencent, nos marocains connaissent les vespasiennes, mais non les cabinets à siège, ils montent sur la couronne et, avec le roulis et le tangage, leur visée est incertaine! colère du commandant anglais (furieux de transporter des sauvages) et mise en place au lieu dit de sentinelles chargées de vérifier le bon usage des commodités à chaque emploi: quel métier et quel cadre! La vie égalitaire (restauration) surprend; pour le reste, le voyage ne comporte aucune alerte, il me semble avoir vu une lueur de volcan dans la nuit, l'Etna sans doute; dans la matinée, le LST entre dans la baie de Pouzzoles et atterrit: débarquement, regroupement, départ pour une première aire de stationnement, puis nouveau déplacement vers un ancien cratère, dans lequel on descend par une route en spirale et stationnement: la nuit, on voit les tirs de DCA dans la baie de Naples à raison de raids allemands et une intense atmosphère de frousse règne dans ce grand trou!

Puis déplacement dans ce pays inconnu pour aller s'installer (sans doute en Campanie) entre des lignes de peupliers supportant de très hautes vignes. Distribution de notes de mises en garde sur la jalousie des Italiens.

Le lendemain, on forme une colonne de camions sans occupants autres que le chauffeur et son chef et aussi sans carte avec l'objectif de traverser Naples; parmi la pagaille automobile et la foule qui crie "caramelle! caramelle", nous finissons par perdre le convoi à la tombée de la nuit et poursuivons au jugé vers le nord: plus personne, si un Italien, je dis au chauffeur de le suivre, il court de peur, je saute du camion pour l'intercepter et finis par l'atteindre avant qu'il puisse entrer dans un appartement au quatrième étage; j'explique ma recherche d'un ancien volcan, il me montre le Vésuve par la fenêtre, non "un volcan mort, propriété du roi"; il finit par comprendre et m'indiquer la route à suivre; remerciements, départ, rencontre de plaques de signalisation, descente spiralée et pan! on nous tire dessus à cause de nos phares: imbécile de froussard! La mission de transport de fantassins s'effectuera sans encombre.

Quelques jours plus tard (fin novembre) long déplacement par des routes boueuses vers la montagne: tous les cent mètres, un noir américain en imperméable, relance d'un coup de pelle vers le milieu de la route, la boue que le camion précédé vient de chasser; à la fin, nous traversons le petit village de Colli al Voltorno pour grimper ensuite sur la montagne et atteindre la batterie américaine que nous remplaçons: ils partent réjouis et nous nous implantons, nous voici en opération.

* Plus tard, je retrouverai la trace de cette division américaine au Presidio de San Francisco (son quartier général): elle avait combattu en France en 1917-18 et possédait une devise française "En avant".

Campagne d'hiver:

Première matinée et travaux complémentaires d'installation, rangement des munitions, figlochage du filet de camouflage et, après mes hurlements, creusement d'une tranchée de protection de 0,5m de profondeur; il fait froid et les types de la DCA, qui partagent notre position, trouvent judicieux de faire un feu d'essence avec flammes de 2m; midi, déjeuner, voici un éclatement d'obus en altitude, puis un second, puis la dégelée au sol: ruée dans la petite tranchée, tassement maximal, secondes transformées en minutes ou heures; le bombardement continue, heureusement sur un terrain argileux et mou (enterrant sans mal les obus adverses) et avec une certaine chance: un obus disperse, sans conséquence notre tas de munitions; enfin le calme revient: pas de mal sur la batterie, plus bas tous les véhicules provisoirement inutilisables et un blessé; une bonne instruction: toutes les pelles disparaissent, la tranchée de pièce s'approfondit de plus d'un mètre et chacun peut disparaître dans la tranchée individuelle à l'entrée de chaque tente; à la fin d'après-midi un nouveau tir ennemi montre l'utilité de ces travaux...: une contrebatterie de l'artillerie lourde (sans doute 203mm US) fait taire l'ennemi dont on entendra plus parler ici.

Sur cette position, les pièces se trouvent presque disposées en carré et comme le chef de section se place près l'autre, je me trouve sur un terrain dégagé, dix mètres devant mon canon, sans bien entendre les ordres et sans pouvoir en contrôler l'exécution après transmission: il nous arrive de nous tromper de 20/30° en direction, donc d'arroser quelqu'un ou personne...

Vers Noël, départ de la position, avec préavis et sans regret; il fait beau, les camions viennent près des pièces pour faciliter le chargement en attendant le départ; mais une pluie mêlée de neige se met à tomber; au bout d'une heure, dans un terrain rendu boueux, les camions ne peuvent plus bouger! il faut les décharger dans la nuit qui tombe et les tirer au treuil du haut de la route d'accès, puis leur faire faire demi-tour pour treuiller chaque canon dans la nuit noire, remonter ce qu'on peut de nos matériels et prendre la formation de route; un froid de canard tombe, le transfert s'exécute avec l'éclairage des seuls yeux de chat du camion et, par moments, je dois marcher avec un mouchoir blanc dans le dos pour guider le chauffeur: combien d'heures passées ainsi? Arrivée sur la nouvelle position et mise en batterie des canons dans la grogne et les plaintes: tous sont gelés; heureusement il existe des habitations vides proches de là et après mise en place de gardes, on s'y abrite et s'y réchauffe.

Le lendemain, regard sur le site:

- la route d'arrivée se poursuit vers la droite en montée dans la montagne devant nous,
- à gauche un cimetière ex-civil sert aux militaires pour enterrer les morts (leurs souliers s'alignent le long de la route),
- tout à fait à droite et à notre niveau, un village dont nombre d'habitants ont travaillé en France, avant que Mussolini ne les rappelle dans ces Abruzzes sans travail ...

Les tirailleurs doivent conquérir de hauts sommets qu'occupent des Allemands bien entraînés: tâche très difficile et périlleuse que les artilleurs doivent faciliter au maximum; pour la Costa San Pietro, dans la même journée, quatre fois il faut soutenir les assauts des fantassins, chaque fois repoussés par des contre-attaques allemandes; la cinquième fois, les tirailleurs sont épuisés et l'observateur d'artillerie déclare laisser le sommet aux artilleurs: nous entendons les éléments de tir, puis l'ordre inhabituel "feu à volonté", toute la batterie se précipite près des pièces pour aider à l'accélération des tirs, plus de souci de la tenue du matériel, "au plus vite", il faut stopper les tirs au bout de quelques minutes sous peine d'épuiser le stock de munitions: le dernier mot restera aux artilleurs français; je l'ignore alors, mais parmi les nombreux observateurs victimes figure mon copain polytechnicien Le Masne de Chermont qui, blessé, a refusé d'être évacué et a été tué plus tard dans son observatoire.

Le harcèlement de l'ennemi, pour reposer les fantassins, permet des compétitions de cadence de tir et amènent à doubler ou tripler la cadence maximale du règlement américain ... Un jour, un colonel d'infanterie vient me demander de tirer un coup de canon à la première possibilité; pas de chance, c'est un envoi de textes de propagande par un obus de type chimique qui arrache les oreilles (raison de l'habituel cocktail avec des obus explosifs, tout aussi persuasifs et moins déchirants): tout rouge, le colonel remercie et se dira, peut-être, que la vie des artilleurs n'offre pas que des plaisirs ... Un autre jour, au réveil, une colonne d'ambulances occupe la route montante et un médecin vient soutenir le moral de ses infirmières et conductrices qui s'ébrouent devant nous, avant leur tâche ingrate de tri des victimes et de récupération des blessés. L'attaque réussira et exigera un nouveau bond en avant.

Comme l'adversaire voit un passage du trajet à effectuer, chaque pièce ou chaque camion part seule à intervalles irréguliers: notre voyage se passe sans encombre, mais une pièce a été bombardée à son arrivée avec perte d'un canonier; nous passerons là plusieurs mois sans plus jamais subir de bombardement; pièce mise en place, nous entaillons le haut bord (d'un ruisseau tari par le froid) pour abriter notre tente, puis nous installons un sol fait de caisses d'obus et une cheminée en carton d'emballage d'obus et nous couvrons le tout par un double toit de toiles de tente (acquises par déclaration de destruction à chaque bombardement ennemi); pour la confection des lits, mise au point d'une préfabrication par constitution d'un rouleau de couvertures. Cette installation brûlera une fois pendant l'hiver alors que le chauffage par charges d'obus fonctionnera tous les jours. Nous vivrons là, le brigadier de tir, le tireur et moi pendant plusieurs mois ...

Peu après notre installation, pour cause d'épuisement de l'infanterie, voici la garde du front laissée à l'artillerie et à ses tirs de harcèlement incessants; pour ce faire, l'équipe de pièce se partage en trois et fonctionne avec deux acteurs, l'un français pour le réglage de tir et le tir, l'autre marocain pour le chargement; une fois, mon compère marocain veut voir l'obus partir ce qui se peut avec une faible parallaxe: je lui laisse le tir, il tire en mettant la tête derrière la culasse, reçoit une demie tonne sur la figure, est projeté à deux mètres, mais se relève; sur le conseil de mon chef de section, je lui donne un cachet d'aspirine: le lendemain, il est sur pied, comme si rien ne s'était passé.

Nous sommes dans une vallée encaissée et de plus en plus enneigée, le silence nous entoure hors tirs, pas de bruit faute de vie: le silence oppresse; avec la progression de l'hiver de moins en moins d'activité et de plus en plus de silence! Comme seule activité, la remise en place du filet de camouflage de la pièce qui s'écrase à chaque chute de neige (faute de têtes de piquets assez larges) et qui s'emmêle avec toutes les saillies du canon: beaucoup de peine à se donner avec des doigts gelés ...

Un jour je fais une ronde, tombe sur l'homme de garde et m'aperçois qu'il est vêtu de l'imperméable US, de ses grolles et du casque léger, sans autre habit, sans chaussettes: il a tout lavé dans la journée et le lendemain ne sera même pas enrhumé! Il me raconte son histoire: paysan dans l'Atlas, son champ n'est pas arrosé, sa voisine possède un canal, il lui demande de l'eau, elle lui accorde sous promesse d'affection, il prend l'eau et oublie sa promesse, elle se plaint au caïd et le voilà désigné volontaire pour la guerre contre l'Allemagne ...

Des échos d'une prochaine attaque; un matin, des nuages de forteresses volantes et de bombardiers plus légers dans le ciel! Applaudissements de toute la batterie, vers midi arrivée du capitaine parti pour prendre un piper club et régler des tirs et revenu très pâle: les pilotes US ont arrosé à droite et à gauche, tuant 700 personnes à leur QG de Venafro, écrasant des troupes indiennes lancées à l'assaut de Monte Cassino, détruisant un PC d'artillerie français. Malgré l'échec relatif du débarquement américain à Anzio (encerclément dans une zone dominée par des montagnes occupées par les Allemands) et la nécessité de presser les adversaires pour soulager les GI, l'activité baissera et une vie de routine s'installera ...

Surprise: on nous offre trois jours de permission à Naples en laissant tout en place! Nous voici dans cette grande ville avec une foule de tous pays: avec les Anglais, des Birmans, des Hindous, des Australiens, des Néo-zélandais, des Africains du Sud, des Polonais, avec les Français des Marocains, des Algériens, des Tunisiens, des représentants de l'Afrique Noire, des Néo-calédonien et il faut ajouter des Américains souvent jaunes, des Brésiliens, des Italiens.. Naples est devenu un haut lieu de prostitution et n'offre guère d'autres distractions, si ce n'est le cinéma où, à notre grande surprise, les Anglo-saxons chantent en chœur et accentuent notre isolement; je trouve dans une librairie un vieux cours de l'X, voici une distraction! Nous rentrerons sans regret vers notre silence.

La suite de l'hiver ne m'a pas laissé de grands souvenirs, sinon l'effet du dégel: le monticule, sur lequel nous déjeunions, n'était rien d'autre qu'un mulet mort et congelé, peut-être mulet militaire **MPF**! D'ailleurs, je ne peux jurer avoir décrit l'ordre correct de nos positions successives: c'est sans importance, car toutes se ressemblent, un espace relativement plat et plus loin une crête protectrice qui peut nous imposer des tirs plus courbes et la réduction des charges propulsives (donc la constitution de provisions pour le chauffage).



Pause:

A l'approche du printemps (vers la fin de mars), le commandement retire notre division du front; une nuit, ordre de s'y préparer; une batterie polonaise arrive avec des matériels plus légers; notre départ est pénible, le camion patine, une roue fixe et l'autre folle, finalement un arbre de transmission pète et il faut l'aide d'un autre camion pour sortir de batterie: sur route, l'arbre cassé ne sert pas et nous retrouvons notre autonomie.

[Pour cette campagne, la division reçoit la Croix de Guerre]

Nous descendons de la montagne conquise par les tirailleurs, dépassons Naples vers le sud pour un repos dans un petit village du mezzogiorno... Vie curieuse, au moins à cette époque de l'année: les hommes au bistrot à boire, discuter et jouer et les femmes, partie à descendre du village avec une cruche sur la tête pour la remplir et la remonter, partie à mettre à sécher au soleil de grands plats de tomates cuites ...

Un jour, je passe près de l'église, entend "Sérénade auprès de Mexico" & entre pour voir: un s/off anglais utilise l'harmonium pour se distraire ... Messe des Rameaux, les clergeons agitent des branches, mais plus en bataille qu'en signe d'acclamation ... Procession du Vendredi Saint: tous les spectateurs, hommes, femmes, enfants pleurent à chaudes larmes ... Reprise de l'entraînement: départ en camion, escalade d'un champ en pente, moteur trop chaud, arrêt, constatation de l'absence d'eau dans le radiateur (oubli regrettable!), recours à un jerrycan d'eau, jet de vapeur vertical, puis refroidissement et remplissage normal, redémarrage et tout tourne comme neuf, voilà un véritable matériel militaire!!

Malgré l'agrément du séjour, il faut partir vers le nord pour reprendre position, cette fois à l'ouest de Cassino.

[Les forces françaises sont devenues un vrai CEF (corps expéditionnaire français) avec quatre divisions 1ère DFL (Gal Brosset), 2ème DIM (Gal Dody)(nous), 3ème DINA (Gal de Monsabert) et 4ème DMM (Gal Guillaume), articulées en deux corps (Gaux Carpentier et Béthouard), commandées par le Gal Juin et incluses dans la 2ème armée US du Lt Gal Clark, comme l'était notre division]

Campagne de printemps/été:

Arrivée de nuit dans le genre de site qui convient à l'artillerie (derrière une crête qui la cache et, en partie la protège) avec une mission singulière:

- empêcher les patrouilles allemandes de venir faire des prisonniers dans la poche conquise au delà du Garigliano (fleuve déjà connu dans l'histoire de France),
- cacher ainsi le remplacement d'une division anglaise par une française,
- à cette fin, exécuter de nombreux tirs de barrage,
- préparer le site d'attaque.

Pour ce dernier travail, les équipes de pièce iront chacune à leur tour aménager la position, à quelques centaines de mètres du fleuve: de nuit nous prenons la route d'arrivée (cachée par des filets de camouflage), descendons dans la plaine et atteignons la position: creusement de la plateforme de pièces, de diverses tranchées ..., d'emplacements de tentes, le tout sous le couvert de bois; vers 4 heures, fatigue, doléances de l'équipe et désir de rentrer, je finis par céder; à peine sortis du couvert, nous voici lapins pour les artilleurs allemands; heureusement un fossé offre une protection au camion et à nous: peu fiers, nous attendrons, cette fois la nuit noire pour repartir.

Peu de temps après, nous occupons la position de nuit (installation complète, mise en place des munitions, attente de l'heure H); à vingt trois heures, déclenchement des tirs par des centaines de canons, au loin les crêtes s'embrasent des éclatements, pas gai d'être allemand!, nous tirons pendant plus de vingt quatre heures, à minuit du jour suivant arrêt et remplacement des artilleurs par les chasseurs de chars: fantastique! on entend passer au dessus de nous un tapis continu d'obus qui sifflotent. Nouvelles: première journée sans effet majeur; mais un point haut conquis va donner une vue d'ensemble et permettre de détruire la résistance allemande: le deuxième jour, les Français ont rompu le front, les Allemands sont contraints à une retraite que nous accompagnerons jusqu'à Florence, sans en voir la fin.

Passage du Garigliano sur un pont du Génie, vue des installations faites pour l'assaut (PC, hôpital de campagne, ...), remontée vers Cassino, puis arrêt (en pleine vue) de plusieurs kilomètres de camions, canons, ..., heureusement, la Luftwaffe n'existe plus! Demi-tour sur route, marche vers l'ouest, vers une route de montagne ouverte par le Génie; nous croisons le bataillon que nous avons appuyé, hurlements de joie des tirailleurs qui nous remercient et embrassent les canons: "Là haut, pas un mètre carré sans obus!"

La progression continuera sans nouvelle bataille de rupture, chaque jour une trentaine de kilomètres: les gars de la 4ème DMM (division de montagne, équipée principalement de mulets) éprouvent des difficultés à suivre - un jour le manque d'essence nous arrêtera sur le bord d'une route pendant toute l'après-midi et heureusement aucun chasseur adverse ne viendra nous tirer comme des lapins. Plus un seul pont jusqu'à Florence! Les Allemands les ont tous détruits et toutes les rivières se traversent à gué. Sur la route de Rome ou toute route importante: une tranchée tous les cent mètres signalée par un balai et les restes calcinés d'un camion allemand tous les deux ou trois cent mètres: les Allemands subissent le sort qu'ils ont imposé aux autres (Polonais, Français, Anglais, Russes, etc).

Les héros de la batterie! Deux de mes chauffeurs: le premier et le dernier, le gorille rougeaud et le foutriquet pâlot! Partis en maraude avec un seul fusil, ils tombent sur une italienne qui arrive à leur faire comprendre que, tout près, il existe un soldat allemand désireux de terminer la guerre en se rendant. Comment expliquer à une étrangère qu'on ne s'intéresse pas à ce moment aux Allemands, surtout si elle vous tire par la manche vers la baraque du candidat déserteur? Le gros décide d'y aller, s'arme du fusil et presse le maigre de le précéder pour ouvrir la porte: porte ouverte, l'allemand en joue confirme ses bonnes intentions et le trio prend la route du retour. Surprise à l'arrivée à la batterie! Un s/off alsacien se propose pour évacuer le prisonnier vers un lieu de détention, il éprouvera les plus grandes difficultés à s'en débarrasser et rentrera tard: trop de prisonniers et personne n'en veut plus!



Un jour de malheur, près d'un carrefour routier, en pleine séance de tir, miaulement de roquettes sur nous, arrivées à droite, à gauche, et une en plein sur la pièce voisine, tous tués sauf le chef de pièce et un pourvoyeur qui se trouvaient hors de l'enclos de pièce! il faut continuer de tirer: pas drôle, debout, sans protection, sans pouvoir entendre les arrivées à cause des tirs, mauvais moment!! heureusement, l'arrosage adverse cesse: c'était un tir au hasard; autre mauvais moment: il faut ramasser les morceaux des victimes pour prouver leur mort et éviter de les porter disparus; l'adjoint au commandant vient nous féliciter et regonfler; le chef de la pièce détruite part avec son canon amoché pour le parc d'artillerie, il rentre dans la nuit, furieux: à son arrivée, on lui a dit que le parc cessait son travail à cinq heures, éclat verbal justifié et obtention d'un canon neuf!

Epilogue de cette affaire: plusieurs mois plus tard, le dit adjoint devenu commandant du groupe vient présenter la batterie à son nouvel adjoint: "Leur conduite était si admirable que j'ai pensé que trouver des mots pour la décrire la rendrait mièvre" (en fait notre capitaine avait le tort d'être réserviste et une telle citation aurait fait râler les autres capitaines de batterie, tous d'active!).

Je ne rappelle plus à quelle époque on a changé le tube de mon canon pour avoir tiré 10000 coups, mais il convient de souligner les mérites du tireur: chaque coup pèse environ 15 KG et, à ce moment, il avait chargé 150 tonnes d'obus; chaque tir de préparation d'une centaine de coups représentait le maniement de 1,5T d'obus sur une durée limitée!

Aventure nocturne: pour le tir de nuit, la ligne de référence pour le tir se marque par un piquet éclairé par une lampe de poche, elle s'éteint souvent à cause des chocs acoustiques aux départs des coups et constitue une sacrée source de rognés, mais là, surprise nouvelle: le point lumineux visé se déplace! Il faudra un certain délai pour se rendre compte que nous nous trouvons à la saison des amours des lucioles et que ces petites mouches se déplacent à la recherche de femelles: catastrophe, il faut, à chaque coup, vérifier l'identité de notre lumière repère.

Enfin arrivée dans un site boisé, sur une rivière au sud de Rome qui vient d'être prise par les Français et relative inaction: comment visiter la Ville Eternelle? Départ en jeep en simulant un trafic radio, arrivée, foule printanière et jeunes filles en fleurs, ébahissement des sauvages qui ont oublié la vie des villes, quelques images de Rome, puis retour le soir ou le lendemain (souvenirs perdus).

Traversée de Rome par la périphérie pour reprendre position au nord; Ombrie, Toscane, magnifiques paysages de type provençal! Toujours la même vie, le même travail, les mêmes surprises.

Une fois, cohabitation avec une autre batterie, un obus explose à la sortie du tube, voici une psychose de peur installée: au départ, les canonniers de l'autre batterie viennent nous dire adieu comme à des camarades destinés à la mort, un de miens vient me faire promettre d'écrire à sa mère si je lui survivais! Départ avec une certaine appréhension, déplacement sans incident, arrivée sur la nouvelle position, découverte de cerisiers, bâfrée continue sans aucun tir!

Au petit jour, nous roulons en plaine à travers champ, j'aperçois un tirailleur à plat ventre, "Que fais-tu?" " Les Allemands sont là sur la crête", inquiétude: heureusement pour nous, ils n'y sont plus!

Traversée nocturne de Sienne sans carte comme d'habitude, arrivée dans la vieille ville, premier tournant impossible à prendre sans décrocher le canon, faire passer le camion et raccrocher le canon; deuxième tournant avec même situation et ainsi de suite, nous sommes perdus sans possibilité de renseignement (tout dort), puis nous trouvons une pièce arrêtée, cri de joie du lieutenant de tir qui croit avoir récupéré sa deuxième pièce, mais c'est la troisième, l'ordre se rétablira une heure après et nous pourrions repartir pour notre destination; les autres batterie du groupe vivront des aventures identiques au sein d'une pagaille énorme (nous visiterons la magnifique Sienne un peu plus tard).

Dernières semaines de progression, dans la pittoresque Toscane et des paysages très proches de ceux de Provence; nous roulons de jour: dans la perspective d'une allée couverte, vue d'un couvent avec moines circulant en robes blanches et dans la même allée d'un Allemand en uniforme, mort qu'on n'a pas encore ramassé.

Approche de Florence et derniers tirs pour vider nos soutes: les villas du coin en pâtiront. Nous apprenons le débarquement de Normandie, sans savoir qu'il donnera le signal de notre retrait du front italien pour un engagement sur le front français. Dernière histoire: le bruit de la prise de Florence court, cette ville réputée magnifique suscite un violent désir de visite de la part de l'état-major d'une unité antiaérienne: départ en command-car, manque de chance (route vide) et prise de livraison par les Allemands toujours installés dans la ville!



Retour à Naples et transfert en France:

Route vers le sud en plein été et pleine chaleur (juillet ou août), peu de souvenirs sur ce voyage, si ce n'est la traversée des marais Pontins, aménagés par Mussolini pour l'agriculture: là le travail est réel et permet d'acheter des melons ou des pastèques utiles en cette saison; plus de souvenirs sur la route au sud de Rome, à la fin arrivée près de Naples, dans une énorme aire de regroupement, sur un terrain boisé en pente: au plus haut, les US ont mis une ligne continue de 100 à 200 chaises percées, aucune gêne pour les GI noirs ou blancs, mais Français de toutes couleurs se retiennent jusqu'à la nuit pour satisfaire leurs besoins naturels: cruelle pudeur!

Peut-être travail sur le matériel et abandon de nos prises de guerre dans la crainte d'un contrôle au départ ... Quelques camarades sont désignés pour préparer l'embarquement des camions et canons (sans doute à bord d'un LST) ... Le lendemain, transport au port, montée sur une vedette pour rejoindre le LST du matériel, le pilote erre dans le port sans trouver le bon navire: départ manqué; on nous ramène à quai, puis dans l'aire ... Un ou deux jours plus tard, on embarque sur un autre LST, départ et réveil en pleine nuit pour apercevoir la côte française, on croit la voir dix fois; en fait, on atterrira (le LST se lançant sur la plage) vers dix heures du matin à La Martelle, comme des touristes avec le paquetage sur le dos; déjeuner: le camarade, spécialiste du marché noir, constate que l'équipage grec du LST anglais pille le navire, il leur laisse les cigarettes, mais nous ramène, des rations (rôtis de dinde, ..) dont nous ignorons l'existence! Démoralisation pour des gens qui ont vécu pendant des mois de "meat and beans, meat and hasch, meat and vegetable stew"!

Puis départ par la route, à pied pour Cogolin: quelle honte pour des artilleurs! Nous croisons des blancs becs de la 5° DB qui se foutent de nous, des prisonniers Allemands que des camions US emmènent au bain et il nous faut marcher! Arrivée en fin d'après-midi à Cogolin. Peu de traces de la bataille ou trop grande habitude d'en voir.

Campagne dans les Alpes:

Le lendemain départ à bord de camions d'autrui, par la route Napoléon vers le nord en direction des Basses Alpes, traversée de Sisteron qui a été écrasé par les bombes tandis que le viaduc visé reste intact (pas d'enthousiasme local!), plus au nord, la joie locale se dessine parce qu'on sait que nous allons barrer la route aux "Mongols" (division allemande constituée de Russes asiatiques, responsable de nombreux forfaits); nous retrouvons nos camarades et nos véhicules près de Gap; une famille paysanne invite les sous-officiers à dîner et, parce que je tousse, me prie de coucher dans la chambre du fils: l'adjudant espérait cette faveur et est furieux, je m'en réjouis, mais je paierai cette satisfaction par une mauvaise nuit: plus d'habitude aux couches molles.

Le matin suivant, départ et route de montagne pour mise en batterie à 1600m d'altitude (notre record) sur une hauteur dominant Briançon, notre cible. Contact avec l'AS (armée secrète) qui nous conseille de surveiller nos armes en cas de contact avec les FTP, contact avec ceux-ci et des gens de la haute montagne; l'adjudant promu adjudant-chef réalise l'exploit de passer huit jours sous sa tente sans en sortir; quelques tirs; les tirailleurs occupent Briançon (ville libérée dans l'enthousiasme, puis abandonnée par les GI qui trouvent inutile de s'occuper d'une ville encore dominée par des forts tenus par les Allemands, bannières rangées et appels au commandement français); nous nous installons le long de la rivière, à l'entrée de la ville: situation agréable pour aller au cinéma et y entendre nos canons tirer.

Les Allemands et les "Mongols" rejetés vers l'Italie, il ne reste plus de rôle à jouer ici: un détachement précurseur pour la Franche Comté se forme, j'y participe comme expert de la Savoie et le lieutenant de tir me demande un trajet touristique: escalade de divers cols, visite aux lacs du Bourget et d'Annecy, puis direction de Seyssel, fête au village, mais inquiétude pour l'essence! à Bourg, peut-être? non! Il faut aller vers Lons le Saunier et un train en déchargement par des prisonniers, donc lenteur et attente: nous ne voyons pas passer notre groupe; nouveau départ et dépassement du dit convoi sans le voir; le lendemain, juste le temps de prendre contact avec le colonel chargé du cantonnement, mais lors de sa reconnaissance, nous tombons sur notre groupe arrêté sur le bord de la route: explications difficiles pour notre chef, le lieutenant Lardencis!

Campagne en Franche Comté:

De nouveau en opération, nous progresserons au delà de l'Isle sur le Doubs jusqu'à ma dernière position:

- une ferme-moulin sépare les deux sections de la batterie, adossées à un bois,
- une grande prairie nous isole d'une route et du bois contigu,
- la route qui passe devant nous, forme un T sur notre gauche.

On profite d'un canal d'amenée d'eau (vide) (qui limite la grande prairie) pour protéger nos tentes montées sur des caisses de munitions; il pleut souvent dans cette région; une nuit, des rires me réveillent, le canal s'est rempli et l'eau atteint le haut des caisses: il faut entailler le bord du canal pour éviter le bain!

Le front est poreux: de nuit, les Allemands viennent une fois miner la route à gauche et, presque chaque nuit, des tirs de mitrailleuse lourde à balles tracent des lignes lumineuses à droite; le tour de ronde emprunte la route devant nous, la proximité du bois n'inspire pas confiance, la crainte de mauvaises rencontres rend le bruit de nos pas le plus faible possible, puis, lors du retour vers l'implantation de batterie, méfiance à l'égard de sentinelles nerveuses, qui tirent de temps à autre, par frousse!

L'insécurité du lieu nous incite à essayer un lance roquette antichar: l'appareil est ficelé sur un fil de fer barbelé d'enclos, un noeud coulant fait sur sa gâchette, nous tous couchés tous avant de tirer le câble de déclenchement: sage précaution, la roquette explose à la sortie du tube!

Vaines angoisses: rien ne se produit; même mon dernier bombardement se limite à craindre d'être enterré par une explosion: je lis des oraisons funèbres qui ne la dissipent pas.

En cet automne avancé, la forêt avec quantité d'arbres d'essences différentes, se pare donc de couleurs différentes du vert au jaune et au rouge et les change presque chaque jour: spectacle étonnant et inhabituel pour un Marocain citadin!

Mais l'ordre de rejoindre l'X arrive ainsi que le moment des adieux: je ne verrai ni la conquête de Montbéliard, ni la dure bataille pour pénétrer en Alsace et la conquérir, ni le franchissement du Rhin, ni la fin de la guerre en Allemagne; je quitte des camarades avec qui nous partageons tous ces souvenirs, tristes ou gais, glorieux ou cocasses, tous ces copains qui m'ont accordé leur amitié et que je ne reverrai plus!



Enseignements

Quels enseignements tirer de cette période? Durant la formation, un commandement dur assure une meilleure préparation et augmente ainsi les chances de survie: un commandement laxiste assure le paradis immédiat et le plus souvent l'éternité future. Bien sûr, il convient ensuite d'exercer son métier de combattant avec tout le sérieux possible et de dures aventures vous en confirment la nécessité: pour le reste, il faut compter sur la chance. Mais l'espérance est bien chevillée au corps et ne vous abandonne pas: elle aide à surmonter les moments ou les situations où la frousse vous saisit à juste titre; les psychoses se surmontent plus facilement: ne pas savoir imaginer les conséquences d'une situation constitue une force; voilà le cas de la plupart des gens: il leur faut une expérience (par exemple, l'épreuve d'un tir adverse) pour prévoir la suite: aussi la deuxième fois est plus dure que la première, mais une première survie a renforcé la confiance en l'avenir. L'homme est un animal très solide, capable de résister à des environs très durs, même si la civilisation l'a affaibli (contrairement à nos marocains des montagnes) et il dispose de sa force intérieure.

La guerre est le domaine du désordre: je ne sais pas à quelle taille d'unité combattante on peut retrouver une notion d'ordre (division, corps, armée?); les militaires qui, trente ans plus tard, me parlent de l'organisation de l'avant, me feront toujours rigoler. Surtout aucune menace soit aérienne, soit atomique, ne nous a troublés tandis qu'elle pesait sur l'ennemi et réduisait ses facultés: pourtant le désordre rodait tout autour pour se manifester à la moindre occasion favorable (défaut de ravitaillement en essence, ville à rues étroites, modification d'un ordre, ...)! La logique des statistiques n'apparaît qu'au niveau de très grandes unités: telle batterie subit toutes ses pertes aux observatoires, telle autre sur sa propre position; une fois un tir vous punit d'être vu, une autre le hasard sans raison apparente vous détruit; un type disparaît en allant satisfaire ses besoins naturels, d'autres à l'intérieur de la protection de pièce!

Enfin si une foule d'images garnit ma mémoire (sites derrière une colline ou une montagne, déplacements et installations le plus souvent nocturnes), je ne possède pas la clef de leur enchaînement: aucune carte ne m'est passée entre les mains et ne m'a permis de suivre les opérations; comme au jeu de colin-maillard, on enlève le bandeau et on voit, mais il faudra le remettre et se retrouver dans la nuit; on ignore le plus souvent qui se trouve à droite, qui à gauche, qui en face; de temps à autre, mais rarement, on traverse une ville ou un village où l'on recueille une information et voilà le mouvement recalé; en gros je n'ai jamais pu structurer ces campagnes et témoin, je devrai en acheter les récits pour connaître les actions auxquelles j'ai participé ou bien ignorer leur logique pour toujours!



Jacques ALBERGE
X 1942